

ESSAI
critique et analytique

sur

Mathurin Régnier.

Dissertation inaugurale

pour obtenir

le grade de Docteur en philosophie

à l'Université de Rostock

présentée

par

Armand Szczepkowski

de Dantzie.

ROSTOCK.

IMPRIMERIE DE CHARLES BOLDT.

1875.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVUNCULO MEO

CAROLO BARONI DE ERSDORFF

AD CINERES USQUE COLENDO

AUCTOR.

Entre les époques mémorables de l'esprit humain on ne saurait sans injustice refuser une place au siècle de la renaissance en France. Mais pour bien comprendre la révolution qui s'opère dans les mœurs, les croyances, les idées de la France au seizième siècle il faut un moment aller au delà des frontières et examiner ce qui s'est passé de l'autre côté des Alpes et du Rhin. C'est là que ce lève l'aurore de la liberté de la conscience et de l'esprit, c'est là que la libre pensée ose prendre son essor pour s'élever au dessus des sombres nuages, qui enveloppaient alors l'esprit humain et qui avaient réussi à former une barrière infranchissable et même inabordable derrière laquelle s'élève le trône de la vérité. Ces sombres nuages dans lesquels s'enveloppaient la hiérarchie, furent dissipés et écartés peu à peu, la hiérarchie avec tous ces abus, ses vices, ses cruautés mis à jour et, grâce aux efforts assidus et continuels d'illustres esprits, elle est de nos jours poussée about de ses ressources, disons même : elle est aux abois.

Et quelle est cette puissance à laquelle nous devons ces succès inouïs contre un pouvoir qu'on croyait établi pour l'éternité et qui a été réduit dans 3 siècles à l'état où il est? C'est la littérature militante, la satire. Les premières secousses que la hiérarchie papale à éprouvées furent causées par un livre qui avait plutôt l'air de vouloir amuser que d'ouvrir les grandes luttes religieuses et politiques qui devaient ébranler les fondements de l'ordre social; l'Eloge de la Folie. Ce livre s'attaquait à toutes les conditions, mais avant tout à la hiérarchie. Bientôt après les „libri obscurorum virorum“ d'Ulrich de Hutten faisaient du même sujet un point d'attaque. De même en France à la cour de la spirituelle Marguerite de Valois

se réunit une petite société d'épicuriens sceptiques qui furent d'abord entraînés par le philosophisme de la Renaissance et bientôt par l'enthousiasme de la Réforme je ne nomme ici que Despériers, Clément, Marot, Dolet, Calvin, Rabelais: Quoique le frère de Marguerite ait fait dresser une potence pour les rieurs, ces gens hardis mirent au monde bien des ouvrages d'esprit, qui ouvraient les yeux à leurs concitoyens et tournèrent le monde à la révolte et à l'émancipation, comme il l'avait jadis été à l'obéissance et à la foi. Mais aussi leurs ennemis essayèrent ils tout moyen pour leur imposer silence ils les emprisonnèrent, les menacèrent du bûcher et de la roue.

Pendant que le monde politique et la religion se transforme ainsi, la langue elle-même a aussi subi de grands changements et c'est au siècle de la Renaissance qu'une nouvelle ère de la litt. fr. commence à se préparer. Nous voyons se former la pleiade, Dorat, Amadyt Jamyn, Joachim du Bellay Remy Belleau, Etienne Jodelle, Pontus de Thyard et Muret, et au milieu d'eux ou plutôt à leur tête Ronsard. La France doit à la pleiade le sérieux et la noblesse du style poétique, le principe du travail de fond substitué à la facilité prosaïque et au sans-gêne paresseux des vieux poètes français. Mais celui qui a élevé la poésie fr. à une hauteur inconnue jusque là c'est Mathurin Régnier. Que d'apprentis et d'écoliers ont devancé cet homme de génie, qui ainsi que Boileau plus tard a élevé la satire presque à la hauteur où elle avait été chez Juvenal et Horace. Lénient¹⁾ dit de Régnier; „La muse d'Horace trouve enfin un de ces désœuvrés hommes de génie dont la vie se passa tout entière à dormir, à rêver et à ne rien faire que des chefs-d'oeuvre. Les contemporains se sont bornés à nous donner des renseignements sur ses talents et ses ouvrages, mais tout ce que nous savons sur sa personne est dû à la Brossette qui à tiré

¹⁾ Lénient, La satire en France au XVI siècle. Paris Hachette 1866.

tout ce qu'il nous dit des papiers journaux de sa famille. Mathurin Régnier naquit à Chartres le 21. décembre 1573; il était le fils aîné de Jaques Régnier. Sa mère était Simone Desportes, soeur de l'abbé Desportes, poète fameux, pour lequel Mathurin témoignait toujours la plus grande tendresse. Outre lui ses parents avaient encore deux enfants. Son père n'était pas comme on l'a supposé quelque temps tripotier, mais avait fait bâtir un jeu de paume des démolitions de la citadelle de Chartres et ce tripot (tripot en français ne veut pas seulement dire mauvais lieu, mais aussi maison de jeu, où p. e. le jeu de paume s'exerçait) a porté le nom de Tripot Régnier tant qu'il a subsisté. Son père doit s'être beaucoup occupé de Mathurin, témoin les vers, Sat. XI. 33. A l'âge de onze ans il fût déjà tonsuré. Régnier brûlait de se rendre aussi remarquable que son oncle et pour cet effet il s'adonna au culte des muses avec tout l'ardeur et l'entrain, dont l'esprit juvénile est capable. Mais il partagea à leur service le sort de beaucoup de leurs clients, il courait risque de mourir de faim. Il avait obtenu par dévolut un canonicat, mais il n'était pas encore en sa possession; de même une pension de 2000 francs sur l'abbaye des Vaux-de-Cerney se faisait long temps attendre²⁾ (il ne l'obtint qu'en 1606 après la mort de l'abbé Desportes qui en était revêtu et les 5000 livres de rente qu'il doit avoir obtenu d'après Tallemant d'une abbaye, que le maréchal d'Estrées lui aurait donnée, ne peuvent pas avoir été payés très promptement sans cela R. ne se serait pas plaint si amèrement de sa pauvreté. Il profita donc de l'occasion qui se présentait à lui d'accompagner le cardinal Joyeuse à Rome, où il passait huit ans pour y retourner, après un court séjour en France, avec le duc de Béthune. Mais à Paris il ne se trouvait pas plus à son aise, il était dans la plus grande pénurie, quoique son oncle eût pu subvenir à ses besoins. Même dans son testament

²⁾ Tallemant, historiettes 1854, I. p. 95.

Desportes ne légua rien à son pauvre neveu, supposant peut-être, qu'un homme des qualités de Mathurin ne manquerait pas de se frayer un chemin à travers tout les obstacles. Mais R. avait un autre avantage dans la maison de son oncle. Comme celui-ci était un poète très-célèbre et aimait à voir chez lui tous les grands esprits qui étaient alors en vogue R. fit aussi leur connaissance. Tallemant nous raconte trois histoires assez plaisantes qui lui arrivèrent dans la maison même de Desportes.

3) Une fois un avocat lui avait apporté un poème pour qu'il lui en dit son opinion. Celui-ci ennuyé parce qu'on lui en apportait à chaque moment le donna à son neveu. R. trouve le passage:

„Je bride ici mon Apollon“ et comme il avait toujours eu l'esprit caustique et moqueur il écrivit en marge:

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le Roy.
Les Dieux ne portent point de bride
Mais bien les asnes comme toy.

On peut se figurer la surprise de Mr. Desportes lorsque l'avocat le lendemain se présenta chez lui pour lui demander l'explication de cette grossièreté.

Une autre fois⁴⁾ il provoquait en duel Maynard, disciple de Malherbe et le trouve encore au lit. Son adversaire, qui était poltron, mit trois heures à s'habiller et fit clandestinement avertir un de ses amis de venir les séparer, quand ils seraient prêts de se battre. Mais celui-ci s'amusa caché dans un buisson, des angoisses de son ami et ne parut qu'au dernier moment. Maynard fut alors assez franc pour avouer sa peur et demander pardon à Régnier.

5) La rupture du maître de Maynard, Malherbe, avec notre poète doit plutôt être cherchée dans la différence des caractères que dans la maladresse que Malherbe commit

³⁾ Tallemant, I. 95.

⁴⁾ Tallemant, VII. 9.

⁵⁾ Tallemant, I. 274.

dans la maison de Desportes. Ainsi Mr. St. Beuve dit: „Les qualités et les défauts de R. sont tout l'opposé des défauts et des qualités de Malherbe“. De même Mr. James de Rothschild:⁶⁾ „La véritable raison de la querelle, je la trouve, non pas dans une insulte particulière, mais dans l'opposition, je dirai même dans l'incompatibilité de nature et de talents des deux poètes. Une amitié établie entre deux esprits si différents ne pouvait être ni solide ni durable“. Rien de plus vrai. Malherbe, ce poète si soigneux, scrupuleux et correct, qui pesait les mots, étudiait chaque substantif, chaque adjectif pour lui trouver la juste place dans le vers et qui „gâtait une demi-rame de papier pour faire et refaire une strophe“ et Rénier, qui ne „rimait“ que quand cela lui faisait plaisir, et dont les vers sortaient pour ainsi dire de sa plume, sans qu'il y appliquât la moindre peine. R. écrit lui-même dans la première satire:

Quand on se sent ferme et d'une aile assez forte
Laissez aller la plume où la verve l'emporte

— — — — —

Les vers à mon discours s'offrent facilement.

Ajoutons à cette différence des caractères que R. était grand admirateur de Ronsard⁷⁾ et de la pleiade sans cependant tomber dans ces défauts et que cet astre venait d'être éclipsé par Malherbe et nous comprendrons le ressentiment que notre poète éprouvait contre Malherbe ressentiment, qui lui dictait la neuvième satire.

Quant aux combats religieux qui ébranlaient alors la France, R. n'y prit aucune part active; au contraire; quelque libertin qu'il eût été, il était attaché au catholicisme, comme il nous dit sat. IX. v. 243.

Pour moy les Huguenots pourraient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrais croire à leur vérité
En toute opinion je fuis la nouveauté.

⁶⁾ James de Rothschild: Essay sur les satyres de Math. Rénier Paris, A. Aubry 1863.

⁷⁾ Témoin entre autres sat. IX. v. 252, où il le cite en compagnie avec les esprits les plus illustres.

Passons maintenant à l'examen de ses ouvrages d'après l'édition de 1869, redigée par Pierre Jeannet à Paris, que j'ai sous les yeux.

Mais avant de le commencer je vais dire deux mots sur les autres éditions: Les quatre premières éditions, qui furent faites au vivant du poète, parurent en 1608, 1609, 1612 et 1613. Dans la quatrième se trouvent toutes les pièces, qui forment la première partie de l'édition de 1869. En 1606 parut une autre édition chez Samuel Thiboust à Paris sous le titre: Les satyres et autres vers folastres du sieur Régnier. Ce volume a été réimprimé page pour page en 1617.

En 1642 une édition parut en même temps à Paris et à Leyde chez „Elsevier“. Les satyres et autres oeuvres du sieur Régnier.

Après les éditions ci-dessus nommées il y avait encore les suivantes:

Les satyres etc. augmentées de diverses pièces ci-devant non imprimées, Leiden, Elsevier 1652.

Les satyres et autres oeuvres de R. accompagnées de remarques historiques (de A. Brossette) Londres, Tonson 1733.

Oeuvres de R. avec les Commentaires revus et corrigés etc. par Viollet le Duc. Paris, Dessoer 1822. Cette édition a été reproduite dans la Bibliothèque elzevirienne en 1835.

Oeuvres complètes de R. avec le Commentaire de Brossette par Prosper Poitevin. Paris, Delahays 1860.

Oeuvres de Math. R. augmentées de 32 pièces inédites par Mr. Edouard de Barthélemy. Paris, Poulet Malasée 1862.

Oeuvres de R. Edition Louis Lacour Paris 1867.

Voilà les différentes éditions des oeuvres de R. Passons maintenant à l'examen de ses satyres:

La première satire est dédiée à son roi, comme Horace avait écrit sa première ode à Mécène, son protecteur.

Dans des termes pleins d'enthousiasme et de verve il chante les hauts faits du bon Henri en guerre et en

paix et le compare à Auguste qui, comme Henri IV., avait rendu la paix à sa patrie déchirée par tant de guerres civiles et avait rétabli l'ordre et la justice. Très-modestement il dit qu'à la vérité, il n'était pas digne de chanter les hauts faits du roi, mais qu'il faisait comme les jeunes Romains.

A qui l'on permettait d'accuser, impudents.

Les plus vieux de l'état de reprendre et de dire.

Ce qu'il pensoient servir pour le bien de l'empire.

Il ajoute qu'il espérait se perfectionner de plus en plus, pour chanter plus tard, quand il serait déclaré habitant du Parnasse, les grandes actions du roi d'une façon plus digne de sa haute vocation. Il déclare aussi, que c'est surtout la satire, qu'il va cultiver, parcequ'elle lui permet de suivre tout-à-fait ses caprices, de s'élever tantôt jusqu'aux nuages et, quand la fougue le quitte de descendre du plus haut au plus bas, et qu'elle ressemble à une prairie, qui n'est belle que dans sa bizarrerie.

„Et comme un pot pourry des frères mendiants

Elle forme son goust de cent ingredians“.

Dans la seconde satire qui est adressée au comte de Caramin, il se plaint de sa propre pauvreté. Il montre son caractère, en disant, qu'il porterait la pauvreté et la misère avec patience, si elle ne le faisaient pas tant mépriser et même fuir par ceux qui sont dans de meilleures situations :

„Je ne puis pâtre de me voir regretté“.

Et cherchant à améliorer sa situation il allait dans d'autres pays, où cependant il ne trouvait pas ce qu'il avait cherché, mais la misère et avec elle même l'esclavage.⁸⁾ Il résoud donc de se résigner et de supporter les injures de la fortune qui du reste, dit-il, a peut-être raison de me maltraiter de la sorte parceque je suis si vicieux tout

⁸⁾ C'est ce qui nous prouve que cette satire a été écrite après son retour de Rome, mais avant qu'il fût entré en possession de son canonicat et de sa pension, donc avant 1609, où l'abbé Desperiers mourut.

en portant un habit saint. Puis il dépeint les poëteraux (rimailleurs) qui se plaignent de n'être pas appréciés comme Ronsard et du Bellay. Le roi qui les a gratifiés de pensions et le public qui s'est arraché leurs livres n'ont pas de goût selon eux.

Ils viennent importunément s'asseoir à vos tables.

Un autre, qui croit faire des chefs-d'oeuvres,

„Méditant un sonnet, médite un évêché.“

Après il se met en colère contre eux et invoque Ronsard et les grands poètes:

„Pouvez-vous endurer que ces rauques cygales

Esgattent leurs chansons à vos oeuvres royales“.

Il s'adresse enfin à la postérité et la prie de séparer justement.

„Du cigne d'Apollon la corneille barbare

Qui croassant partout d'un orgueil effronté.

Ne couchent de rien moins que l'immortalité“.

A la fin il nous raconte comme il s'est fait poète: Une fois en arrivant à Vanves où son oncle avait une maison de compagne, après avoir fait quelques tours au jardin, ce qui devait contribuer à augmenter son appétit, le sommelier l'avait enfermé dans une cave où en buvant et en mangeant il faisait son premier essai poétique et prit du goût pour la satire dans la manière des anciens.

Dans la troisième qui ainsi que la 7^e est dédié au marquis de Cocuvres, frère de la belle Gabrielle d'Estrées il a encore ce mécontentement général que dans la précédente, se plaint de sa mauvaise fortune et tombe, même dans un accès de mélancolie, qui lui est commun avec Alfred de Musset.

Nous vivons à tastons et dans ce monde icy

Souvent avec travail on poursuit du soucy

— — — — —
Tout dépend du destin, qui sans avoir esgard

Les faveurs et les biens dans ce monde départ.

— — — — —
Au joug nous sommes nez, et n'a jamais été

Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.

Il balance encore s'il doit entrer encore une fois au service d'un prélat où se présenter à la cour et implorer la grâce du roi. Il devient ici un peu trop flatteur, appelle Henri IV. le miroir des monarques „Qui plus grand de vertu de coeur et de renom, s'est acquis de Clément et la gloire et le nom“. Mais il se croit trop mal élevé pour se présenter à la cour et trop peu rusé pour parer les intrigues des courtisans, et pour dire des flatteries aux grands de la cour. Il va même jusqu'à s'écrier :

L'honneur estropié, languissant et perclus
N'est plus rien qu'un idole en qui l'on ne croit plus.

Mai non, il a le caractère trop droit pour se prêter à toutes ces intrigues à tous ces mensonges.

Ma muse est trop chaste et j'ai trop de courage.

Il n'aspire du reste ni à de grands honneurs ni à de grandes richesses, il ne veut que

Un simple bénéfice et quelque peu de renom.

Et il est parvenu à ce but modeste et tant désiré, bien que le canonicat ne lui échût qu'en 1609 et la pension en 1606 et comme il mourut de si bonne heure (en 1613) il n'en a pas longtemps joui, mais la gloire, la renommée, il se les est appropriées dès que ses premières satyres furent connues. Mais „le corps ne se paist aux banquets de la Mousse“.

Et à quoi sert-il de parler des choses les plus sublimes, si l'estomac n'a pas été contenté d'abord.

Avec quelle grâce, quel feu et quelle verve ne raconte-t-il pas à la fin de cette satire la fable du loup, de la lionne et du mulet, c'est tout à fait du Lafontaine.

Le même dépit l'anime dans la satire suivante où il accuse encore Appollon de pourvoir mal au besoin de ses disciples et se repent d'avoir si peu suivi les conseils de son père d'étudier la médecine où le droit, qui nourrissent ceux qui les pratiquent. Son père lui dit, bouffu de colère :

Badin, quitte ces vers et que penses tu faire?
 La muse est inutile, et si ton oncle a sceu
 S'avancer par cet art, tu t'y verras deceu.

— — — — —
 Laisse donc ce mestier, et sage prens le soin
 De t'acquerrir un art qui te serve au besoin.

Ainsi Villon dit, longtemps avant R.

Helas! se j'eusse étudié
 Au temps de ma jeunesse folle
 J'avais pain cuit et couche molle.

La misère de R. paraît être si grande, qu'il se repent
 d'avoir méprisé le conseil de son père, d'avoir rêvé de
 gloire et de renom, car il s'écrie; vers 101:

Inutile science, ingrate et méprisée
 Qui sert de fable au peuple et aux grands de risée.

La cinquième est dédiée à Bertaut, évêque de Sées.
 R. s'y explique sur la locution proverbiale:

„Il n'est moyen qu'un homme à chacun puisse plaire,“
 proverbe qui a été traité en forme de fable dans toutes
 les langues, en français par Lafontaine: L'ane, le meunier
 et son fils. Ainsi on me blâme, dit R. pour être dé-
 bauché, et toi pour être sage.

Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes
 Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.

Le quatrième et le 46^e vers expriment également
 le sujet de la satire. Chacun blâme et poursuit ceux,
 qui ont les fautes qui lui sont propres à lui-même,
 pourquoi me reproche-t-on donc mon penchant pour
 l'amour, qui ne suis ni traître ni usurier, ni assassin,
 qui vis selon la loi? Et quant à l'amour je crois que le
 même feu qui l'engendre est celui qui rend „le poète
 ardent et chaud“ et qui le fait desbauché, frénétique,
 resvant. R. espère cependant que le temps arrivera où
 ses passions se calmeront car „chasque âge a ses humeurs,⁹⁾
 son goust et ses plaisirs“ et pour les perversités du monde,
 mon goust est de n'en faire que rire,“ comme Démocrite,
 le philosophe grec. Il n'est pas sans intérêt de comparer

⁹⁾ Aetatis cujusque notandi sunt tibi mores
 Mobilibusque decor naturis dandus et annis.

de quelle manière les trois satyriques ont parlé sur les trois âges. (R. Boileau, Horace) la jeunesse: R. v. 127. etc. Hor. Imber bis juvenis etc. l'âge viril: R. v. 135 etc. Boil. art. poétique. vers 379, Horace: ars poetica v. 106, et sur la vieillesse: R. v. 141 etc.

Boileau, l'art. p. v. 383 et Horace ars p. v. 169.

Multa senem circum etc.

La sixième satire est écrite à Rome et adressée à Béthune qui y était ambassadeur et dans la suite du quel R. se trouvait. Il ne veut chanter ni la gloire ni les vices et le ridicule des hommes, mais (v. 62) „si j'étais roi, je bannirais l'honneur par un édit irrévocable, car elle empoisonne notre vie et nos plaisirs (v. 97). Il aimerait à retourner à l'état de la nature, où il n'y avait pas encore de lois qui mettaient un frein à nos désirs. Les vers 103—130 sont une imitation d'Ovide. Metam I., 89—162.

Cette invective contre l'honneur lui fut peut-être inspiré par les vers suivants du Mauro, dont il doit avoir fait la connaissance pendant son séjour en Italie; et¹⁰⁾ qu'il a imité à plus d'un endroit aussi bien qu'Horace, Juvénal, Perse, Ovide.

Ayant ainsi déclamé contre l'honneur d'une façon qu'on serait disposé à le prendre pour l'homme le plus vil, le plus commun, imbibé des plus bas sentiments, il s'arrête tout à coup et nous dit en riant que bien loin d'être son adversaire, il aime l'individu ce qui signifiait dans ce temps-la sa propre personne. Ne nous a-t-il ainsi dit autre part: qu'il ne prétendait qu'à

Un petit bénéfice et un peu de renom

¹⁰⁾ Ce passage du Mauro est au Tercet 23:

Voi avete Prior dunque à sapere

Que s'io fossi ricco et gran Signore

Molte gran cose io vi farei vedere

E prima, cacciarei del mundo fuore

Quella cosa da noi tanto pregiata

Quel nome vano, che si chiama Honore

Cacciarei della testa a la brigata

Questo sì lungo error, questa pazzia

Ne i cervelli degli uomini invecchiata.

Dans la septième satire, qui est comme la troisième dédiée au marquis de Coeuvres et qui est une imitation de la quatorzième élégie, livre II. des Amours d'Ovide. R. se plaint encore des tourments de l'amour, qui le vexe jour et nuit.

32. la raison ne peut rien dessus ma passion

36. Ny conseils ni raison ne me servent de rien.

Je choppe par dessein, ma faute est volontaire.

Il trouve à chaque femme quelques attraits, fût-elle la plus laide; l'une le capture par son allure, l'autre par sa figure, une troisième par son esprit, une quatrième par la résistance qu'elle oppose à ses entreprises.¹¹⁾ Passant de lui-même aux autres, il déclare un grand bonheur, que les goûts sont différents, autrement beaucoup de jeunes filles ne trouveraient pas d'amants. A la fin il est tellement épris de l'amour qu'il s'écrie: v. 214. Je mourray fort content, mourant en ce voyage.

Le dernier vers s'est accompli chez R. il est mort par la suite de ses extravagances amoureuses, mais je doute, qu'il soit mort content étant si jeune (39 ans) et tout nouvellement entré en jouissance de plusieurs benefices.

Quel portrait magnifique que celui, que R. nous a peint dans cette satire. Avec quelques traits de plume il nous le trace. Nous le voyons devant nous, ce personnage:

Un jeune frisé, relevé de moustache,

De galoche, de botte et d'un ample panache

Changeant sur l'un des pieds à tout heure de place

Et dansant tout ainsi qu'un barbe encastelé

Dit cent et cent fois: „Il en faudrait mourir“.

La barbe pinçoter, cageoller la conscience,

Relever ces cheveux; dire: „En ma conscience!“

Faire la belle main, mordre un bout de ses gants.

Rire hors de propos, monstrier ses belles dents,

Se carrer sur un pied, faire assez son espée

Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

¹¹⁾ Ovide: Sive rudis, placida etc. à comparer avec les vers 107, 117, 121, 125.

N'est ce pas là tout à fait du La Bruyère qui nous peint son fleuriste en nous le montrant planté et ayant pris racine devant ses tulipes. Il en fait un arbre de son jardin. Car tout grand écrivain est grand peintre, et nous voyons, par les vers ci-dessus cités, comme tout vit, tout s'amine sous son pinceau. Peut-il y avoir une peinture plus vraie, plus claire, plus vivante? Nous le voyons devant nous ce fâcheux, qui ne lâche pas la proie, malgré tous les débattements que R. essaie pour s'en débarrasser. Il n'écoute pas les vers, dont le fâcheux lui fait la lecture, mais celui-là ne s'en aperçoit pas; il lui parle d'affaire: l'autre lui dit qu'il perdrait plutôt toute sa fortune que la compagnie de notre poète; il lui dit, qu'il est invité à dîner chez son oncle,¹²⁾ l'importun n'est point du tout contrarié, il lui répond: „Je suis de la partie, à quelle heure dine-t-il, votre oncle?“ Il n'y a plus qu'à chercher la mort, pour s'en débarrasser, dit R. avec un peu trop d'exagération. Voilà qu'au dernier moment les sergents¹³⁾ arrivent pour emmener le fâcheux à la prison pour des dettes.

N'est-ce pas là un chef-d'oeuvre fini? Quels traits sublimes, quelle tournure brillante, quelle variété, finesse et originalité des tours et des formes! Comme nous avons comparé R. à La Bruyère quant à son adresse à nous peindre un portrait, ainsi il ressemble à Montaigne pour la grâce et la pureté du langage et il mérite bien d'être appelé le Montaigne de la prose. Mais malgré toutes les beautés du style qui se trouvent dans cette ode, je balance

¹²⁾ Toute cette ode est imitée d'Horace: Liv. I. 3, IX. comparez ce passage: *Misere cupis, inquit abire*

Jamdudum video. Sed nihil agis, usque tenebo
Persequar. Hinc quo nunc iter est tibi? Nihil opus est te.
Circumagi quendam volo visere, non tibi notum est.

¹³⁾ Comp. Horace la même.

Casu venit obvius illi

Adversarius et, quo tu, turpissime? magna

Exclamat voce.

de me déclarer de l'avis de Mr. Ganasse, qui dans ses „Recherches des Recherches“ la met au-dessus de celle d'Horace. La neuvième est dédié à Rapin et attaque Malherbe et son école avec toute cette dextérité qui lui est particulière de mettre en relief le ridicule et les perversités d'un système aussi bien que d'un personnage. Il se fait ici le défenseur de Ronsard et de son école, qu'il ne suit pas lui-même, car il égale plutôt Villon que Ronsard qui latinisait et gréconisait au préjudice de la pureté de la langue. Aussi n'aurait-il pas dû détracter le mérite de Malherbe jusqu'à dire des obscénités, comme ces-ci:

Il semble en leurs discours hautains et généreux
Que le cheval volant n'ait pissé que pour eux;

Malherbe, comme je l'ai déjà expliqué plus haut a fait plus que:

Espier si des vers la rime est brève ou longue
Ou bien si la voyelle a l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.

Sans doute Malherbe attache trop de prix au style, à l'arrangement des mots et trop peu à l'élan, à la verve poétique, mais n'oublions pas que nous devons à Malherbe principalement l'affranchissement de la langue française de l'influence des autres, que c'est Malherbe qui a démontré qu'elle avait toutes les qualités nécessaires pour marcher indépendante dans ses propres voies. Ronsard n'a-t-il pas voulu introduire dans la langue française une foule de nouveautés en formant des mots du grec et du latin, qui en français deviennent des monstres. La langue française ne se prête pas à des exercices de gymnastique linguistique, comme Ronsard les a essayés.

Regnier cherche à donner à son vers, et il y réussit, de la verve, de la fureur même, il trouve son ambition à être naturel et ses plus grands artifices (v. 95) dans les nonchalances. Après avoir comparé encore ses adversaires à des femmes qui n'ont rien de naturel sur elles, dont le teint, le langage, le rire, la coiffure, enfin tout est faux, il apaise un peu sa colère et convient d'avoir aussi ses défauts:

Moy-mesme en ce discours qui fais le suffisant
 Je me cognois frappé, sans le pouvoir comprendre
 Et de mon ver coquin je ne me puis deffendre.

Il démontre encore comme Horace dans sa première ode les folies des différentes conditions et finit par cette résolution philosophique:

Or ignorant de tout, de tout je me veux rire.
 Faire de mon humeur moy-mesme une satire
 Du reste: En toute opinion je fuis la nouveauté
 „Et si Virgile, le Tasse, et Ronsard sont des asnes“
 Sans perdre en discours le temps que nous perdons
 Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

Dans la dixième s. R. s'attaque encore aux grands esprits imaginaires.

Je n'excuse pas les censeurs de Socrate¹⁴⁾
 De qui l'esprit rogneux de soy-meme se grate
 S'idolâtre, s'admire, et d'un parler de miel
 Se va preconisant cousin de l'arc-en-ciel

Quelle peinture dégoûtante il nous fait du vieux pédant ivrogne, malpropre et ayant toutes les maladies sur lui qui en sont la suite. La description de ce festin, des invités, des plats est tout ce qu'il y a de plus amusant; il est d'une gaîté folâtre et l'on ne peut s'empêcher de rire.

Un sujet si sale, que le poëte aurait pu nous en épargner la lecture, est traité dans la satire suivante. R. nous montre une maison publique avec tous ses détails dégoûtants et horribles, qu'il devait avoir lui même en horreur, car il en parle avec la plus grande méprise, de même des filles, qui s'y trouvent, mais il est difficile à comprendre, qu'il ait pu être assez dur pour garder sa gaîté en parlant de la fille, qui en tombant de l'escalier s'était fait aussi mal qu'il nous l'a raconté. Il faut être un sans coeur pour cela.

¹⁴⁾ Boileau a dit la même chose, satire IV.

Comparez: Horace, *Ars poetica*:

Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
 Offendar maculis, quas aut incuria fudit
 Aut humana parum cavit natura.

Mais à part les obscénités impardonnables le tout est d'un comique incomparable: sa chute de l'escalier, sa fuite de la maison publique, puis sa chute dans le mortier, la scène avec son ami que l'on avait dupé et cette autre avec son domestique, qui ne le reconnaît plus, parcequ'il avait été tout blanchi, c'est tout ce qu'il y a de plus amusant à lire. Boileau reproche à R. d'avoir prostitué les muses en traitant de pareils sujets: Il dit¹⁵⁾ dans l'art poétique chant II.

Heureux! si ses discours craint du chaste lecteur
Ne se sentaient des lieux où fréquentai l'auteur.

Mais tout en avouant que Boileau a raison on pourrait cependant objecter que R. a peint dans cette satire le vice avec de couleurs qui serviraient plutôt à corriger un homme vicieux, qu'à séduire un vertueux, auquel les détails minutieux font de l'horreur.

Dans la douzième satire R. a imité Horace (livre I. sat. IV.) en plus d'un droit.¹⁶⁾ Elle contient son apologie: Il se repent tout franchement d'être tel qu'il

¹⁵⁾ Boileau avait d'abord dit:

Heureux! si moins hardi dans ces vers pleins de sel
Il n'avait point traîné les Muses au bordel
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'allarmait souvent les oreilles pudiques

mais trouvant, qu'il commettrait ici la même faute qu'il reproche à R. il changea les deux premiers vers de cette façon que nous les lisons dans l'art poétique.

¹⁶⁾ Entre autres en parlant de l'aversion que tout le monde a pour les satiriques v. 10—15.

„C'est l'homme à la satire qui perdrait son ami plutôt qu'un mot pour rire“.

Horace: Omnes hi metuunt versus, odere poetas
Foenum habet in cornu, longe fuge: dummodo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcat amico.

De même Quintilien: lib. VI. cap. 3. Laedere nunquam velimus, longeuque absit propositum illud: Potius amicum quam dictum perdidit. Boileau sat. IX.

Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis
Et qui pour un bon mot, va perdre vingt amis.

est et veut que les hommes censurent aussi ses vices, comme il a censuré les leurs.

La treizième satire peut-être déclarée le chef-d'oeuvre de R., elle est la mieux versifiée, ses vers sont les plus soutenus, les plus nombreux, les plus naturels et les plus beaux.

Aussi n'y trouve-t-on pas trop d'expressions vulgaires, dont dans les autres satires R. semble faire ses délices.

Pour tous ces pualités elle fut reçue avec des applaudissement, qui allaient jusqu'à l'admiration.

Ovide a fait une satire sur le même sujet, la huitième du premier livre des „Amours“ et Propertius également qui est la cinquième du quatrième livre. Molière dans son Tartuffe a sans doute eu sous les yeux cette satire, et Lénient dit:¹⁷⁾ Macette est la soeur aînée de Tartuffe, le diable trafiquant du salut des âmes sous la robe austère d'une devote. R. a emprunté quelques traits à Ovide où l'entremetteuse rôde autour de la jeune fille, la duègne du roman de la Rose et dans „le fabliau de la malle femme qui conchia la prude femme“; il a fondu la sorcière de l'antiquité avec la bigotte du moyen-age et a surpassé ses modèles par son ouvrage“.

R. attache dans toutes ses satires une grande valeur aux vêtements, qu'il a fait endosser à ses personnages, et ainsi par exemple le costume gris, tenant le milieu entre les couleurs claires et foncées sied parfaitement bien au caractère hypocrite de Macette et lui permet aussi de se glisser partout. Elle s'introduit chez la jeune fille avec un Ave Maria, entremêle au commencement son discours avec de saintes paroles et essaie de la capturer par une espèce de séduction à laquelle toutes les jeunes filles sont accessible; elle flatte sa beauté. Après l'avoir de la sorte un peu apprivoisée elle lui dit d'en tirer meilleur profit qu'elle n'avait fait jusqu'ici.

¹⁷⁾ Lénient: histoire de la satire en France pag. 141.

Elle lui montre que la beauté et la jeunesse sont périssable qu'on se repent dans la vieillesse de n'en avoir pas plus profité et lui énumère les avantages extraordinaires qu'elle aurait, si elle voulait la mettre à profit. Pour la conscience de la jeune fille, elle veut l'appaiser en disant que, si elle s'y prenait avec autant de prudence et qu'elle y mît autant de ruse, que Macette elle même avait fait, personne ne la croirait capable d'être vicieuse :

Je cache mon dessein, aux plaisirs adonné
 Le péché que l'on cache est demi pardonné
 La faute seulement ne gist en la deffence
 Le scandale, l'opprobre est cause de l'offence
 Pourvu qu'on le cache, il n'importe comment
 Et puis !
 Qui peut dire que nous, ne pêche nullement.

Enfin n'y a-t-il pas là la sainte Eglise, dont les serviteurs aiment le plaisir aussi bien que tout le monde et le Seigneur est assez bon pour vous donner son pardon :

Puis, la bonté du ciel nos offences surpasse
 Pourveu qu'on se confesse, on a toujours sa grace.

La jeune fille commence à comprendre les grands avantages que lui donnent sa beauté et sa jeunesse et à écouter avec plus d'intérêt les leçons, que Macette lui donne de mettre au plus grand profit ces qualités ; elle est à la fin tout prête à donner dans les pièges de Macette, lorsque tout à coup l'apparition de son amant anéantit tous les mauvais desseins de l'entremetteuse.

Dans la quatorzième satire qui est adressée à un ministre, R. veut lui démontrer, que la folie est générale chez les hommes :

Ainsi ceste raison est une étrange beste
 On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste.

Le même sujet a aussi été traité par Horace dans plusieurs odes et satires et est en général un sujet très favori chez les satiriques.

Vraisemblablement ce ministre, auquel il adresse cette satire est le célèbre Sully, Maximilien duc de Béthune.

Il paraît qu'il a écrit fort à contre-cœur la quinzième satire :

Si tost, que je prens la plume la plume à ce dessein
Je crois prendre en galère une rame à la main.

Mais, dit-il, je ne puis m'empêcher, quand l'accès vient, il faut lui céder, si c'était encore pendant le mauvais temps qu'Apollon m'obsédât, mais non, c'est aux plus beaux jours du printemps et de l'automne, que mon „ver coquin“ me prend, alors que je pense oublier dans la satisfaction que donne la campagne, la cour les querelles du grand monde et que je veux

D'un bon mot faire rire en si belle saison
Vous, vos chiens et vos chats et toute la maison.

Puis il nous dit qu'il est un parti pris

Comme les hommes sont si pervers
Le mien est d'être libre et ne rien¹⁸⁾ admirer.

Tirer le bien du mal lorsqu'il s'en peut tirer

Sinon adoucir tout par une indifférence,
Et vaincre le malheur avec la patience;
Estimer peu de gens, suivre mon ver coquin
Et mettre à mes taux le noble et le coquin.

Cette satire doit avoir été écrite contre un mauvais sujet, témoin les quatre dernières lignes.

La seizième satires doit être une des dernières, si elle n'est pas la dernière, car R. nous y raconte qu'il commence à devenir vieux et que par conséquent il doit aussi être plus sage et ménager ce qui lui reste de force. Il veut à l'avenir se laisser attaquer au lieu de monter lui-même à l'assaut. Aussi ne veut-il plus aimer une dame de haut rang,²⁰⁾ il veut renoncer autant que possible à ce plaisir, puisqu'il a déjà beaucoup souffert pour cela. Pour cette raison il s'est aussi retiré (v. 91) et si encore

¹⁸⁾ Le premier vers : „oui, j'écris rarement, etc. rappelle Horace Liv. II. satire 3.

Sic raro scribis, ut toto non quater anno Membranam poscas.

¹⁹⁾ Horace: Nil admirari etc.

²⁰⁾ Horace Liv. I. sat. II. v. 55 matronam nullam ego tango.

il cède à de beaux yeux il veut d'abord visiter le vaisseau, sur lequel il doit naviguer. Mais après bien des réflexions il revient toujours à la même conclusion que cependant l'homme ne peut vivre sans aimer

Car c'est honte de vivre et de n'être amoureux.

La dix-septième satire mérite plutôt d'être appelée élégie pour le sujet qu'elle traite. Plusieurs éditeurs soutiennent aussi que c'est Henri IV. qui parle dans cette pièce et auquel R. aurait prêté sa plume pour flatter une nouvelle passion, dont il était épris, mais je n'ai pas réussi à trouver une preuve pour cette supposition et le sujet entrerait tout aussi bien dans les sentiments et la manière de penser de R. Il s'y trouve des tours brillants. Nous voyons dans cette satire un homme violemment agité par l'amour. Enfin résumons, que R. a écrit pour son roi qui nous dit qu'il a mal calculé ses forces.

Quelques efforts inouis, qu'il fasse sur lui, son mal revient et maintenant à forces redoublées. Il tombe amoureux d'une dame et à ce qu'il paraît, sérieusement amoureux, mais il a le malheur de ne pas trouver grâce devant les yeux de la belle. Il est donc très-malheureux et appelle la mort comme cela arrive dans de pareilles situations, pour le délivrer de ses maux qu'il ne se sent plus la force de supporter. Plus tard il nous dit lui-même qu'il est devenu sage dans l'élégie zélotypique

si je t'aymay jadis ores je m'en repens

— — — — —
Ce qui me fut honneur m'est ores une honte

— — — — —
j'ai regagné sur moi ce que j'avais perdu;
si ce n'est que trop tard je suis devenu sage.

Il a trouvé que l'objet de son amour le trompe tandis qu'elle le laisse languir sans lui accorder la moindre faveur, elle va autre part chercher le plaisir et trompe non seulement son amant mais encore ses parents, il voit les traces de ses debauches dans la figure de sa maîtresse qui cherche encore à le tromper en faisant la doucerette. Il doit du

reste souffrir terriblement, être amoureux d'elle tout follement quoique il sache qu'elle le trompe car v. 103 :

ne sçay-je que son oeil ingrat à mon tourment
me donnant ce désir m'osta le jugement

v. 115 :

Mais Dieu! que me sert-il en pleurs me consommer,
si la rigueur du Ciel me contraint et de layner?
Fusses tu plus chaste ou moins belle.

Ce qui lui cause les plus grandes douleurs, c'est l'idée de son rival qui v. 139 :

montre les faveurs tout haut, il en discourt
et la honte et sa gloire entretiennent la cour.

Croirait-on du reste que le poète qui était si libertin et avait parlé de l'amour si dédaigneusement, dans des expressions si obscènes pût tomber amoureux d'une dame infidèle, coupable, jusqu'à s'écrier :

O Dieu! qui sans pitié punissez les parjures,
Pardonnez à madame ou changeant vos effets,
Vengez plutôt sur moi les pechez qu'elle a faicts.

A la fin il lui demande même pardon de la soupçonner, de la gronder, quoiqu'il aille jusqu'à lui permettre ses fantaisies pourvu qu'elles ne deviennent pas connues. La seconde élégie traite le même sujet que la première mais elle est beaucoup moins belle. Toutes les deux sont du reste imitée d'Ovide dans le troisième livre des amours la seconde et la troisième. A la fin de sa seconde élégie R. est tellement troublé par l'amour et la jalousie qu'il doute qu'il y ait des dieux:²¹⁾

Non, non il n'en est point, ce sont contes frivoles dont se repaist le peuple et dont l'antiquité se servit pour tromper notre imbécilité. Le prochain poème est intitulé: Impuissance. Le poète nous y introduit aussi dans des détails de sa

²¹⁾ Ovide Liv. IV. El. III. *Esse Deos credamne? fidem jurata fefellit, et facies illi, quae fuit ante, manet. Quam longos habuit nondum perjura capillos, tam longos postquam numina laesit habet.*

vie qu'il aurait pu garder pour lui: Il a trop combattu en brave soldat jour et nuit pour ne s'attendre pas à devenir impuissant un jour; il s'y trouve du reste quelques tours et traits charmants, entre autres il compare très joliment sa maîtresse qui s'en alla le matin sans être satisfaite à aurore qui passe aussi les nuits sans être baisée.

Après quelques stances et odes qui traitent des sujets d'amour fort obscènes même dégoûtants et un très joli sonnet sur le trépas de Mr. Passerat, l'édition de 1608 conclut par un discours au roi ainsi qu'il avait promis dans le discours qui sert d'introduction à ses ouvrages (vers 145 -150). Ce discours contient sous forme d'allégorie un louange de Henri IV. pour avoir dissipé la ligue et étouffé les guerres civiles. Bien que les Français eussent bien des raisons d'aimer, d'estimer, de vénérer même leur roi qui a rendu la paix à son pays et la tranquillité aux esprits agités, R. a cependant tort de l'idolâtrer comme il le fait. Etait-ce peut-être comme faisaient les poètes de ce temps-là pour obtenir de lui une pension de plus.

Parmi les pièces que Jeannet a nommées „posthumes ou apocryphes“ il y en a beaucoup qui peuvent être attribuées à R. tant pour le langage et le caractère que pour leur style. Il est bien difficile de déterminer, quelles sont parmi ces pièces celles qui appartiennent à R. Ce n'est pas seulement la critique qui y peut prononcer un jugement décisif, le sentiment du lecteur y entre pour beaucoup.

Mais plusieurs d'entre elles peuvent être déclarées sans façon comme lui appartenant, entre autres les deux satires et l'élégie puis la plupart des stances. La première de ces satires a pour sujet les deux premières lignes:

N'avoir crainte de rien et ne rien espérer,
Ami, c'est ce qui peut les hommes bien heurer.

Tout le commencement est imité des deux premières strophes de cette belle ode d'Horace qui est la troisième du troisième livre:

Justum ac tenacem propositi virum

Non civium ardor prava jubentium etc.

Elle parut pour la première fois dans l'édition de 1652 et nous avons peine de comprendre que R. ne prenait pas plus de soin de publier cette belle satire de son vivant.

Il doit s'être préoccupé très peu de présenter ses oeuvres au public et s'être soucié aussi peu de ses pièces inédites que de celle qu'il avait publiées.

Quant au style de R. c'est assez dit si nous répétons le jugement générale: R. est le Montaigne de la poésie. Il est cependant vrai qu'il n'est pas aussi pur que celui de Malherbe mais, comme sa poésie est moins élevée et qu'il s'est par cela même donné plus de libertés, le langage dont il s'est servi et la nature des sujets qu'il a traités nous présentent une bonne occasion d'étudier en même temps la grammaire et les moeurs de ce temps-là. Boileau²²⁾ dit par rapport au talent de R. d'observer les hommes et leurs caractères: „R. est le poète français qui du consentement de tout le monde a le mieux connu avant Molière les moeurs et le caractère des hommes, et à ce titre seul il eût dû échapper à l'oubli dans lequel il est tombé“. Mais il a encore d'autre titres à l'immortalité. Il a procuré à la langue française le rang qui lui était dû, il a prouvé qu'elle pouvait se développer d'elle même, s'appuyant sur le bon vieux français.

La langue française était alors hérissée de mots et de tours grecs ou cicéroniens qui n'étaient pas à la portée des classes inférieures. Ecoutons ce que Francis Wey²³⁾ en a dit.

²²⁾ Réflexion V. sur Longin.

²³⁾ Histoire des révolutions du langage en France par Fr. Wey, Paris 1848, p. 243.

„Cet esprit de système et d'imitation qui présida à l'oeuvre philologique de la Renaissance fut la principale cause de son peu de durée: la nation n'y avait pas pris part. Aussi les écrivains qui plus tard se rattachèrent comme R. comme Molière et Régnard comme Lafontaine et Perault à la libre et naïve façon du langage du peuple arrivèrent-ils à une haute, a une nationale renommée“. Quelques fois ce langage sent bien un peu trop la place Saint-Jean mais on lui doit aussi d'autre part les plus purs morceaux d'éloquence que la poésie française eût enfauté jusque-là.

Du temps de R. L'Espagne donna encore la physionomie à la société et créa l'exagération des formules de la politesse. Les gentils hommes aimaient à se servir de protestations emphatiques de paroles sonores que l'on nomme palabras au delà des Pyrénées. L'Espagne produisit alors sur toutes les branches de la littérature des impressions diverses, profondes et prolongées. Mr. Philarète Chasles nous en a parlé plus largement dans ses: „Etudes sur L'Espagne et sur l'influence de la littérature espagnole en France et en Italie“. Le langage de R. s'est tout-a-fait abstenu de ces monstruosités il nous donne seulement l'esquisse de l'un de ces:

jeunes frisées, relévéés de moustaches

— — — — —

dire cent et cent fois il en faudrait mourir.

R. ne faisait que ridiculiser cette sorte de gens il s'inspirait lui même premièrement à l'antiquité classique surtout à Horace, Ovide, Perse, Juvénal dont il continuait l'étude durant toute sa vie, deuxièmement au poètes bernésques: Berni, Mauro, Capora Arétin, Della Casa, dont il avait fait la connaissance pendant son séjour de huit ans à Rome et troisièmement à l'antiquité gauloise, qu'il aimait autant que Malherbe la méprisait.

Outre ces mérites pour la pureté du style et la grammaire R. était aussi le fondateur de la satire régulière en France. Sans avoir adopté ce nom elle existait depuis long-

temps, elle respirait déjà dans les fabliaux les romans les soties, dans beaucoup de poésies de l'antiquité gauloise, car elle est innée au génie national français. Marot avec son imagination riante créa le coq-à-l'âne²⁴⁾ qui mérite aussi bien le nom de satire que „le poète courtisan“ de Joachim du Bellay et „le courtisan retiré“ de Jean de la Taille. Aussi les oeuvres de Ronsard en sont-elles remplies. Vauquelin de la Fresnaye fit les premiers essais un peu suivis en ce genre de poésie et prit pour modèle Horace qu'il imitait dans ses satires, épîtres morales adressées pour la plupart à ses illustres contemporains: Scévole, de Sainte Marthe, à Bertaut, Desportes, Malherbe. Sur ce dernier mérite de R. celui d'avoir fondé la satire régulière en France, Mademoiselle de Scudery²⁵⁾ se prononce dans ces termes-ci: Calliope parle à Hésiode endormi sur le mont Hélicon „Après cela regarde cet homme négligemment vêtu et assez malpropre. Il se nommera Régnier, sera neveu de Desportes et méritera beaucoup de gloire. Il sera le premier qui fera des satires en français et quoiqu'il ait regardé quelques fameux originaux parmi ceux qui l'auront précédé il fera bien et fera excellent et ce qui sera moindre aura toujours quelque chose de piquant. Il peindra les vices avec naïveté et les vicieux plaisamment. Enfin il se fera un chemin particulier entre les poètes de son siècle où ceux qui le voudront suivre s'égareront bien souvent. Peut-on mieux, tracer un portrait de R. avec si peu de traits de plume“.

Enfin quant à son caractère il est vrai qu'il aimait un peu trop les femmes mais ses modèles Juvénal, Horace, Perse et Virgile avaient aussi attaqué les vices de leurs temps avec des armes qui faisaient rougir la vertu et R. était un fidèle disciple de ces dangereux maîtres. Mais

²⁴⁾ Marot donna ce nom ridicule à ces pièces de poésie pour indiquer qu'elles forment des discours tels qu'en pourrait adresser un coq à un âne, animaux qui n'ont entre eux aucuns rapports.

²⁵⁾ Le Roman à Clélie, tome VIII., livre 2, pag. 587.

dans ce temps-là il semblait que l'obscénité fût un sel absolument nécessaire à la satire comme on s'est imaginé depuis que l'amour devait être le fondement et pour ainsi dire l'âme de toutes les pièces de théâtre. Et enfin les poètes n'ont-ils pas presque tous eu un faible pour les femmes et la manière d'aimer ne depend-elle pas seulement du siècle et de la nature différente des personnages? St. Beuve²⁶⁾ dans la comparaison qu'il fait entre R. et André Chénier dit: „André Chénier aima les femmes non moins vivement que R. et d'un amour non moins sensuel mais avec les différences qui tiennent à son siècle et à sa nature. Ce sont des Phrynés sans doute, du moins pour la plupart mais galantes et de haut ton; non plus des Ali-zons et des Jeannes vulgaires en de fétides réduits“. A part cette petite faiblesse R. avait le coeur honnête et bien placé; il était indépendant de caractère et de parler franc, il vécut à la cour et avec les grands seigneurs sans ramper ni flatter. Il méritait bien le surnom de „le bon R.“ comme il nous l'a dit dans une des ses satires, car il n'écrivit pas les satires comme Boileau pour offenser quelqu'un il ne voulut mettre personne au pilori et n'écrivait que pour s'amuser. On se voyait peint dans les satires de R. sans être nommé. Et enfin R. n'a-t-il pas expié ses vices, disons plutôt les égarements de sa jeunesse, par sa mort prématurée. Avec quel regret devait-il voir approcher la mort qu'il savait cependant très proche de lui à cause de ses débauches et combien l'épithaphe est-il touchant qu'il s'est fait lui même quand il avait désespéré de sa santé et était comme il pensait sur le point de rendre l'âme:

J'ai vécu sans nul pensement
 Me laissant aller doucement
 A la bonne loi naturelle.
 Et si m'étonne fort pourquoi
 La Mort osa songer à moy
 Qui ne songeay jamais à elle

²⁶⁾ St. Beuve: Tableau de la poésie française p. 319.

VITA.

Natus sum Arminius Szczepkowski Lissae, oppido Posnaniae die 6 mensis Julii anno hujus saeculi 43 de gente Szczepkowski. Parentes mihi infanti jam praematura morte erepti sunt.

Fidei evangelicae sum addictus. Primis litterarum elementis imbutus per novem annos Gymnasium Lesnense frequentavi, quod rectore Zieglero, professore et doctore viro illustrissimo mihique semper venerando ad hoc usque tempus floret. Deinde testimonio maturitatis ornatus m. Maj. anni h. s. 62 almam litterarum universitatem Berolinensem petii et ab illustrissimo Trendelenburg qui tum fascēs academicos tenebat, in numerum civium academicorum receptus, gratiosi philosophorum ordinis decano nomen dedi. Sed inopia coactus jam duobus annis post universitatem litterarum berolinensem reliqui et per complures annos munere magistri functus sum, primum in Pomerania, deinde Greitzii in schola doctoris Vogel. Hinc baro Feilitzsch, ut secum in Hungariam irem mihi quum persuasisset, liberos suos educandos tradidit. Deinde quatuor annis Kanisiae, vico ad amoenum flumen Tibiscum sito domi illius baronis peractis anno 1869 consilio professoris Herrig, berolinensis, Parisios me contuli, ubi per unum annum munere magistri linguae germanicae fungebam. Sed bello inter Germanos et Franko-Gallos exardescēte in patriam redire coactus primum frustra munus aliquid petii. Tandem in Russiam vocatus a principe Keschko Odessae per unum annum filium ejus educavi et tum Berolinum redii ad triennium academicum absolvendum. Hic a rectore illustrissimo Dove inter cives academicos et a decano maxime spectabili Mommsen philosophorum ordini iterum adscriptus et eodem tempore a professore

Herrig maxime mihi ad cineres usque colendo in seminarium neophilologicum receptus sum. Mense Aprili 1873 magister Oridrufium, oppidum prope Gotham situm vocatus duodecim post mensibus Berolini litterarum et artis scientia mea probata est et auctumno ejusdem anni Gedanum vocatus sum scholae filiabus educandis constitutae magister.

Herm. Szczepkowski.